

où il mourut peu de temps après y avoir débarqué dans le milieu de 1795.

L'arbre à pain et les autres végétaux apportés par Bligh dans les Antilles anglaises y ont parfaitement réussi, et se sont successivement répandus dans les autres îles de cet archipel (1).

---

(1) L'extrait de ce voyage n'a pas encore été publié en français.

---

## VOYAGE

DU CAPITAINE JACQUES WILSON,

DANS LE GRAND OcéAN (1796 à 1798) (1).

---

Ce ne fut ni pour découvrir des terres nouvelles, ni pour reconnaître celles qui avaient déjà été vues, ni pour ouvrir au commerce et à l'industrie de l'Angleterre de nouveaux débouchés, que fut entrepris le voyage dont on va lire la relation : un motif plus noble guida les hommes qui en conçurent l'idée. Ils voulurent répandre parmi les insulaires du grand océan les arts qui leurs étaient devenus indispensables depuis que les fréquentes visites des Européens leur avaient fait abandonner les procédés qu'ils employaient auparavant. Ils voulurent de plus les retirer des ténèbres de l'ignorance, et améliorer leur caractère moral en leur prêchant la religion chrétienne.

---

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.



Une société de mission se forma dans la Grande-Bretagne, et encouragée par les suffrages et la coopération du gouvernement et du public, elle put exécuter le projet louable qu'elle avait formé. Beaucoup de personnes offrirent leurs services à la société; elle fixa son choix sur ceux qui, soit par leur profonde connaissance des doctrines religieuses, soit par leur habileté dans les arts usuels, étaient les plus propres à remplir l'objet que l'on avait en vue, et dont la conduite devait faire espérer qu'ils prouveraient, par leur propre exemple, l'excellence des préceptes dont ils recommandaient la pratique. Trente-six hommes furent destinés à composer le premier établissement que la société allait former. Six d'entre eux étaient mariés: il y avait de plus trois enfans.

La société arma le navire le *Duff*, et en donna le commandement au capitaine J. Wilson, qui était un des membres. Il prit vingt-deux hommes d'équipage, qui étaient des officiers et des matelots choisis, et connus pour la régularité de leurs mœurs.

Le 24 septembre 1796, le *Duff* appareilla de Portsmouth avec un convoi destiné pour les Indes orientales. Le 14 octobre il mouilla dans la rade de Sant-Iago, une des îles du cap Verd. On y fit de l'eau; mais on ne put s'y procurer des bœufs.

Le 11 novembre il entra dans le port de Rio-Janeiro; il en repartit le 20. Wilson avait eu le dessein de doubler le cap Horn: la continuité et la violence des vents d'ouest l'en empêchèrent. Il prit donc la route de l'est, passa à quelques degrés au sud du cap de Bonne-Espérance, et le 21 février doubla l'île de Toubouaï. On n'essaya pas d'y descendre, parce que l'on craignait d'y être mal reçu, à cause des préventions que les naturels avaient dû concevoir contre les Anglais, depuis que Christian et les révoltés du *Bounty* y avaient fait périr une centaine de personnes, lorsqu'ils s'en allèrent de cette île.

En approchant de Taïti, les missionnaires qui devaient y rester, et qui étaient au nombre de dix-huit, élurent un comité qui fut chargé de la direction des affaires. Le 4 mars on vit cette île. On fit route pour passer entre son extrémité occidentale et Eimeo.

Le 5 la matinée fut très-belle, et à l'aide d'un vent favorable, on longeait la côte. Il s'en détacha plusieurs pirogues qui s'avancèrent à la hâte vers le *Duff*. « Un calme qui survint, dit le narrateur, seconda leurs désirs, et en peu de temps nous comptâmes soixante-dix pirogues: plusieurs étant doubles, contenaient chacune environ vingt insulaires. Nous essayâmes, vu leur grand nombre, de les empêcher d'encombrer le vaisseau;



mais, malgré tous nos efforts, il y en eut bientôt plus d'une centaine qui se mirent à danser et à cabrioler sur le pont, en criant comme des frénétiques : *Tayo! tayo!* et répétant fréquemment quelques phrases en mauvais anglais. Ils n'avaient aucune espèce d'armes. Toutefois, pour les tenir en respect, le capitaine fit sortir de la cale deux canons. Les Taïtiens, aussi éloignés de concevoir de la crainte que de mauvaises intentions, aidèrent gaîment à les poser sur leurs affûts. Les premières cérémonies terminées, nous examinâmes nos nouveaux amis avec un œil de curiosité. Leur conduite folle et turbulente, l'odeur forte d'huile de coco qu'ils exhalaient, et les plaisanteries de leurs arreoïs diminuèrent la bonne opinion que nous nous étions faite de ces insulaires. Nous ne trouvâmes pas non plus leurs femmes douées de ces formes élégantes et de cette beauté qui les ont rendues si célèbres. Le premier moment fut donc défavorable aux Taïtiens dans l'esprit des missionnaires; mais la gaité, la douceur, la générosité de ce bon peuple eurent bientôt fait disparaître cette prévention momentanée. Manné-Manné, vieillard qui se donnait pour prêtre de l'étoua, importunait le capitaine pour être son tayo; d'autres, qui prétendaient être des chefs, choisissaient parmi nous, pour leurs tayos, ceux qui paraissaient être des officiers; mais comme ils n'exer-

çaient aucune autorité sur ceux qui faisaient du train, ni ne portaient la moindre marque de distinction, on pensa qu'il convenait de décliner leur proposition, jusqu'à ce qu'on connût mieux leur personne, ainsi que la nature de l'engagement. Ils en semblèrent surpris, mais bien plus encore de notre indifférence pour les cochons, les poules et les fruits qu'ils avaient apportés en abondance. Nous tâchâmes de leur faire comprendre, et je crois bien inutilement, que c'était le jour de l'étoua, et que par conséquent nous ne pouvions rien acheter. Cependant voir repousser leurs femmes leur causa encore un plus grand étonnement. Ils continuèrent à courir sur le pont jusqu'à ce que les transports de leur joie se fussent peu à peu calmés. Alors la plupart s'en allèrent de leur plein gré; d'autres furent chassés par le vieillard et par un nommé Maoura, qui commença d'exercer un peu d'autorité. Ceux qui restèrent étaient principalement des arreoïs d'Oulietea, au nombre d'une quarantaine. Quand on les eut ramenés à l'ordre, l'office divin se fit sur le pont du navire. On choisit les hymnes dont les airs étaient les plus harmonieux: le service dura une heure un quart. Pendant le sermon et la prière les Taïtiens furent tranquilles et pensifs; mais quand le chant commença, ils eurent l'air charmés et remplis d'admiration. Quelquefois ils se mettaient à par-



ler et à rire; mais un simple signe de tête leur imposait silence. En général nous fûmes frappés de leur constance et de leur calme.

« Nous n'avions reçu jusqu'alors que des informations peu satisfaisantes sur l'équipage de la *Matilde*. A la fin il arriva dans une pirogue deux hommes, dont un en avait fait partie. C'étaient deux Suédois, vêtus à la mode des Taïtiens, avec les bras et les jambes tatoués : l'un nommé André-Corneille Lind, natif de Stockholm; l'autre, Pierre Haggerstein, était de Helsingfors en Finlande. Ils parlaient passablement l'anglais, et comme ils savaient bien le taïtien, nous espérions qu'ils nous seraient très-utiles.

« Ils nous apprirent que le vieillard qui désirait si vivement d'avoir le capitaine pour tayo avait été autrefois roi d'Oulietea, qu'il était proche parent de la famille royale, et jouissait d'une grande importance dans les îles, en sa qualité de grand-prêtre de Taïti et d'Eimeo. Alors Manné-Manné fut invité à entrer dans la chambre, et traité très-affectueusement. Il redoubla ses importunités pour que le capitaine devint son ami : celui-ci lui dit d'attendre au lendemain, et qu'il y réfléchirait. Les Suédois nous racontèrent aussi que le roi Otou avait transmis sa dignité à son fils, et avait pris le nom de Pomarri (1); que dans un

(1) On a vu dans une autre relation qu'il avait pris le

combat qui avait eu lieu vingt mois auparavant avec Temarri, chef de la partie méridionale de la grande péninsule, le premier avait eu l'avantage et réduit ce dernier à un état de dépendance. Bientôt Tiabou fut conquis, et ainsi toute l'île devint sujette d'Otou. Motouara, chef d'Eimeo, étant mort, Pomarri réclama la souveraineté de cette île; et n'ayant à combattre que la veuve du défunt, il fut, après quelques escarmouches, reconnu roi.

« Une trentaine de naturels, principalement des arreoïs, ayant l'intention d'aller à Matavaï, restèrent toute la nuit à bord, ainsi qu'une partie du jour suivant, jusqu'à ce que nous eûmes mouillé dans cette baie : les Suédois en firent autant, et tous dormirent sur le pont. Les missionnaires veillèrent : tout fut parfaitement tranquille. Le 6 à la pointe du jour, le vieux prêtre s'éveilla, impatient de s'assurer l'amitié du capitaine, et le réveilla aussi. Il n'y avait plus moyen de lui refuser sa demande, et la politique voulait qu'elle lui fût accordée. En conséquence ils échangèrent leurs noms; et Manné-Manné ayant roulé une longue pièce d'étoffe autour du capitaine, et lui ayant mis un tebouta sur la tête, demanda en retour un fusil, des balles et de la poudre. Apprenant de *Tiné* : ces deux noms furent portés successivement ?



nant qu'on n'avait pas assez de ces objets pour pouvoir en disposer, et qu'il serait bien payé de tous les services qu'il nous rendrait, il eut l'air atisfait.

« On ne put laisser tomber l'ancre dans la rade de Matavaï qu'à une heure après midi; aussitôt tout les arreoïs, hommes et femmes, sautèrent dans la mer et gagnèrent la côte à la nage; leur place fut bientôt remplie par d'autres, qui entourèrent le vaisseau avec toutes sortes de provisions. On n'en acheta qu'une petite quantité, parce que le vieux prêtre nous promit de pourvoir le lendemain à tous nos besoins.

« Il plut abondamment pendant la plus grande partie de l'après-midi; à quatre heures il y eut quelques intervalles de beau temps; le capitaine, accompagné de Manné-Manné, des deux Suédois et de quelques missionnaires, alla à terre pour examiner une grande maison située sur l'extrémité de la pointe Vénus. Les insulaires l'appelaient *E Fouarne no Pretané* (la Maison des Anglais). Ils nous dirent que Pomarri l'avait fait construire pour le capitaine Bligh, qui avait promis de revenir et d'y demeurer. C'était un grand bâtiment de forme oblongue; sa longueur était de cent huit pieds, sa largeur de quarante-huit; il ressemblait aux autres maisons du pays, et était très-convenable pour le climat.

« Païti, vieillard, chef de ce canton, félicita Wilson et ses compagnons sur leur arrivée dans l'île, leur dit que la maison leur appartenait, et que le lendemain elle serait prête à les recevoir. Puis il leur montra le portrait du capitaine Cook, sur le dos duquel étaient écrits les noms des vaisseaux du roi et de leurs capitaines qui avaient visité Matavaï depuis ce grand navigateur. Les Taïtiens eurent l'air enchantés de l'idée que des hommes de Pretané étaient venus exprès de leur pays pour demeurer dans leur île; cette disposition encouragea beaucoup les missionnaires destinés à s'y fixer.

« Manné-Manné tint parole. Le 7 de grand matin il arriva le long du bord avec des provisions et des étoffes qu'il offrait en présent à son tayo, le capitaine. Il prononça un long discours, dans lequel il parla de tous les navires et de tous les capitaines qui avaient touché à Taïti, et répéta les noms des dieux d'Oulietea; mais il dit que Taïti n'avait que ceux qu'il lui avait donnés, et reconnut que le dieu des Anglais était le meilleur, ajoutant qu'il engagerait Otou à l'adorer, et à ordonner à son peuple d'en faire autant.

« Ce prêtre avait amené avec lui cinq de ses femmes; aucune n'avait plus de quinze ans. Il demanda à coucher dans la chambre avec elles; et suivant l'usage du pays, pria cordialement le



capitaine d'en choisir une. Il crut que celui-ci ne parlait pas sérieusement en déclinant son offre; le lendemain il lui demanda laquelle il avait préférée. Il s'ensuivit une conversation dans laquelle M. Wilson expliqua au prêtre que cet état de polygamie n'était pas propre à faire le bonheur, parce qu'aucune femme ne pouvait être aussi attachée, aussi fidèle, aussi affectionnée, aussi soigneuse de s'occuper de la félicité domestique, que lorsque le cœur est fixé sur un seul objet sans rivale. Le vieux prêtre ne goûtait pas du tout cette doctrine, et répliquait que ce n'était pas l'usage de Taïti; mais les femmes l'approuvaient hautement, et répétaient que la coutume de Pre-tané était *my-ti*, *my-ti* (très-bonne).

« Manné-Manné voulait absolument que le capitaine allât à Eimeo, et y débarquât les missionnaires, parce qu'ils y seraient bien mieux sous sa protection qu'à Taïti sous celle de Pomarri, qui n'était qu'un égoïste. Les deux Suédois appuyaient ses raisonnemens de tout leur pouvoir. Mais on considéra que probablement ils avaient quelque grief particulier contre Pomarri, qui ayant trouvé leurs prétentions exorbitantes, ne les avait pas satisfaits, et que le vieux prêtre ne parlait que par motif d'intérêt. D'ailleurs Taïti étant l'île la plus convenable, il fut résolu d'y former le premier établissement, et de travailler à gagner les bonnes

grâces de Pomarri et de son fils Otou, en lui témoignant des égards et de l'attachement à ses intérêts dans toutes les occasions; mais de ne jamais prendre part à aucune guerre, et de se borner au rôle de médiateur.

« La continuité de la pluie empêcha les missionnaires de débarquer avant onze heures du matin. Les naturels s'étaient rassemblés sur la plage au nombre de cinq cents, et à mesure que le canot s'approcha, quelques-uns sautèrent dans l'eau, et le saisissant, le halèrent à terre; ensuite ils prirent le capitaine et les missionnaires sur leur dos, et les portèrent sur le rivage. Otou et Tetoua, sa femme, nous reçurent; des hommes les portèrent sur leurs épaules; le couple royal prit le capitaine par la main, et l'examina attentivement de la tête aux pieds en gardant un profond silence; il regarda aussi les frères avec la même curiosité. La reine ouvrit la chemise de M. Cover, l'un d'eux, à la poitrine et aux manches, et parut surprise de ce que la couleur bleue des veines se voyait si distinctement. Quelques lecteurs en seront sans doute étonnés, après qu'un si grand nombre d'Européens avaient visité l'île; mais il faut se rappeler que si les Taïtiens les plus âgés et ceux d'un âge moyen avaient pu satisfaire leur curiosité, il n'en était pas de même des plus jeunes, puisqu'il n'y avait pas grande différence



entre la couleur de leur peau et celle des matelots qui après leur naufrage étaient venus à moitié nus chercher un refuge au milieu d'eux.

« Le capitaine se servant du Suédois Pierre comme interprète, dit au roi que notre seul motif pour quitter Pretané et venir le voir, était de lui faire du bien ainsi qu'à ses sujets, en leur enseignant les choses les meilleures et les plus utiles; qu'en conséquence quelques-uns de nous, hommes très-bons, comptaient s'établir parmi eux; et qu'il demandait pour eux la concession volontaire d'un terrain suffisamment garni d'arbres à pain et de cocotiers, et assez grand pour qu'on y fit un jardin et pour qu'on y bâtît des maisons. Il ajouta que ces hommes ne se mêleraient pas des guerres des insulaires, et ne se serviraient de leurs armes que pour leur défense personnelle; qu'ils ne demandaient qu'à vivre librement et tranquillement dans l'île, que s'il y consentait, ils y resteraient, et que dans le cas contraire ils iraient ailleurs. Quoique le capitaine eût fait tous ses efforts pour s'exprimer clairement, je doute que le roi, qui paraît être fort distrait, ait bien compris la moitié du discours; il dit néanmoins que la grande maison était à nous, et que nous pouvions prendre le terrain qui nous plairait.

« Ensuite Manné-Manné se plaça au milieu du cercle, et fit un long discours rempli des louanges

de Pretané. Quand tout fut fini, le roi tenant toujours le capitaine par la main, le mena à la maison, puis au rivage, et continua ainsi jusqu'à ce que fatigué, M. Wilson demanda à retourner à bord. Arrivé auprès du canot, Otou le pria de faire tirer des coups de fusil; nous fîmes deux décharges des quatre fusils que nous avions, ce qui lui causa une grande joie.

« Après le dîner Otou et sa femme vinrent dans une petite pirogue conduite par un seul homme; ils firent plusieurs fois le tour du vaisseau. Pendant tout le temps, la reine vidait fréquemment l'eau avec une écale de coco, ce qui peut donner une idée de ce que c'est qu'une reine de Taïti. Ni le roi, ni la reine ne voulurent monter à bord, parce que tout endroit où ils vont est réputé sacré, et que personne, excepté leurs domestiques, n'y peut entrer après eux.

« Otou est grand et bien fait; il paraît avoir dix-sept ans; sa femme est jolie et bien proportionnée: elle est à peu près du même âge. Le roi a l'air réfléchi, et parle peu; mais il examine les choses avec attention. Les avis différencèrent beaucoup sur son compte: les missionnaires lui trouvèrent quelque chose de majestueux dans le maintien; le capitaine jugea qu'il annonçait peu de capacité, et devait être stupide. Tandis qu'il rôdait autour du vaisseau, on lui proposa de tirer les ca-



nons pour lui faire honneur ; mais il nous pria de n'en rien faire , parce que cela l'effrayait , et que le bruit incommoderait ses oreilles.

« Le roi et la reine sachant qu'il y avait des femmes et des enfans à bord , témoignèrent le désir de les voir ; quand ils les eurent aperçus , ils jetèrent un cri d'admiration et de surprise. Le mauvais temps les fit retourner à terre.

« Le 8 à neuf heures du matin les missionnaires débarquèrent avec leurs lits et leurs effets , et prirent possession de leur maison. Le frère du capitaine les accompagnait. Une foule innombrable les attendait sur la plage. La reine ouvrit le col et les manches de la chemise de Wilson : quand elle eut bien regardé ma peau , dit ce marin , elle remit tout en ordre. Elle me tint par une main , le roi par une autre , et ils se promenèrent ainsi très-long-temps avec moi ; cela aurait pu durer la plus grande partie de la journée , si je n'avais pas dit que j'avais affaire dans l'intérieur de la maison , où leur dignité ne leur permettait pas d'entrer. Ils se firent porter jusqu'à la porte , et avant de me laisser aller , Otou me présenta Ouairidi , sœur d'Aïddi ; et de même que celle-ci , femme de Pomarri , et m'invita à la prendre pour tayo. Considérant que je n'habiterais l'île qu'en passant , et ne sachant pas jusqu'à quel point un refus pourrait désobliger le roi , je consentis à échanger nos

noms ; aussitôt on m'enveloppa d'étoffe , et dans le cours de la journée je reçus en présent des cochons en vie et cuits.

« La première chose que nous fîmes dans notre maison , fut de la garnir tout à l'entour des bambous les plus gros , et de placer une porte de chaque côté , ce qui nous mit à couvert des importunités des Taïtiens ; ensuite nous commencâmes des cloisons avec de petits bambous pour séparer les appartemens. L'ouvrage n'avancait pas rapidement , parce que les Taïtiens étaient obligés d'aller chercher ces bambous dans le haut de la vallée : un homme en dépouilla sa maison pour nous ; ce ne fut pas suffisant. D'après la distribution que nous fîmes , les hommes mariés avaient un côté de la maison , et les célibataires un autre : ces appartemens étaient à une extrémité , et furent tirés au sort ; on en réserva à la suite d'autres pour le magasin , pour la bibliothèque , pour le médecin et les drogues. L'espace qui restait fut destiné à former la chapelle , qui communiquait avec le dehors.

« Plusieurs arreoïs d'Oulietea étaient arrivés à Taïti à peu près en même temps que notre vaisseau. Ils faisaient à Matavaï , avec leurs heivas , le même tapage que cause en Europe une troupe de comédiens ambulans dans un petit village. L'espoir de plaire aux étrangers les aiguillonnait pro-